

**Marie-Laure
Hubert Nasser**

La carapace de la tortue



folio

COLLECTION FOLIO

Marie-Laure Hubert Nasser

La carapace
de la tortue

Gallimard

Programme éditorial soutenu
par le Conseil régional d'Aquitaine.



© *Éditions Passiflore*, 2013.

Couverture : Photo © Jamie Macfadyen / Gallery Stock (détail).

Marie-Laure Hubert Nasser a fait de la communication politique son métier : la recherche de sens, de liens avec les autres, le partage de projets pour un mieux-vivre-ensemble. Tout au long de ce parcours, des engagements pour des causes, souvent celles des femmes. *La carapace de la tortue* est son premier roman.

À Monsieur K.

C'est un grand et beau spectacle
de voir l'homme sortir en quelque
manière du néant par ses propres
efforts.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Au 7 de la rue Ferrère

Rez-de-chaussée, à droite

Mal fagotée et trop enrobée, encombrée par une silhouette taillée dans la masse, un bloc surmonté d'un couvre-chef pour cacher son visage, elle tentait une approche discrète. Pénétrer cet immeuble en rasant les murs. Sans se faire remarquer. Juste une ombre silencieuse.

« Rez-de-chaussée, à droite » indiquait son bout de papier chiffonné. Elle lâcha l'anse de son sac de voyage Vuitton à damiers bruns pour farfouiller avec maladresse dans la poche de son jean étroit. Engoncée dans un pardessus élimé, elle se tapotait fébrilement. Où avait-elle bien pu ranger ces maudites clefs ? Elle plaqua son genou contre la porte pour soutenir le carton débordant de souvenirs, sur lequel flottait une paire de bottines usées. Libéra ses mains. Gestes maladroits. Corps gourds. Cela se compliquait toujours dès qu'elle était en équilibre. Un silence tendu précédait la crise.

Son bagage s'arracha brutalement de l'épaule dans un mouvement de balancier violent.

Déséquilibrée, elle lâcha prise. Un énorme tintamarre résonna dans tout l'immeuble. Elle vit s'effondrer tous les objets de sa vie. Miroir brisé. « Sept ans de malheur », murmura-t-elle. Encore.

Pétrifiée, elle promenait un œil hagard sur le marbre blanc, les stucs et les dorures qui ornaient la cage d'escalier. Sur l'épais tapis de velours rouge plaqué au sol par des barres de cuivre rutilantes s'épalaient ses quelques biens. Elle attendait, paralysée. Silencieuse. Oublieuse de ce corps. Cette impuissance à maîtriser ses contours. Ses formes. Ses mouvements. Lourds. Sans colère. Juste les bras ballants et le cœur éteint. Quel effort tout au long de la journée ! Pour chaque geste. Juste pour avancer.

Des bruits de pas la firent sursauter. Elle se précipita sur ses bibelots et ses reliques qu'elle empila. S'empressa de tourner la clef dans une serrure rouillée, espérant échapper à la curiosité d'un nouveau voisin. Elle n'aimait pas croiser les gens. Ce n'était jamais simple avec les autres. Elle finissait toujours par être blessée. Un regard d'abord. Puis des mots qui débordaient.

La porte en bois massif était lourde. Elle craqua. Elle s'aplatit tout contre pour la faire céder. L'appartement dégageait une odeur de peinture fraîche et de chaleur coincée entre les murs. Elle découvrait son « petit deux-pièces ». Le plafond était si haut qu'elle se sentit misérable. Trop d'histoires dans ces immeubles poussiéreux. Elle fuyait le passé. Scrutait les parois trop blanches,

une fresque murale banale, une épaisse rosace collée trop vite, un peu de travers. Elle aimait l'imperfection et les détails qui trahissaient la vérité. C'était inespéré dans cet endroit. Du faux, du toc, du soldé. Cette installation vite faite pour son arrivée. Juste pour elle. Le sol en bois massif craquait sous son poids. Elle avança vers les fenêtres spacieuses qui offraient une vue imprenable sur l'Entrepôt Lainé. Le musée d'art contemporain. Grandes portes bleu sombre sur murs plombés. Un néon blanc clignotait au coin du bâtiment. Une lettre éteinte l'empêchait de déchiffrer le texte qu'elle imaginait poétique. Artistique. Elle revenait à Bordeaux. Elle avait quitté cette banlieue parisienne où s'effaçait sa vie. Prière exaucée. Retour à la case province. Parfum d'enfance. Bâtisses blondes bombant le torse, fleuve gris glacé coulant entre les veines d'une cité où le temps semblait suspendu. Elle était enfin rentrée. Sa ville l'avait rappelée. Rassurante et lascive. Comme pour la sauver.

C'est dans le RER, un matin triste, qu'elle avait décidé de refermer son sac et de filer. En douce. Sans mots. Pitié, pas d'explication. Elle n'aimait pas parler. Elle écoutait. Espérait retrouver ses racines. Un brin d'humanité.

Cet appartement était tombé du ciel. Ou plutôt de la bonté de sa tante. Elle avait osé l'appeler. Lui demander de l'aide. Il lui avait fallu des jours pour composer son numéro. Elle se disait

que cela serait moins douloureux d'écrire et de ne pas avoir de réponse. Finalement, elle avait extirpé de son sac un papier plié, caché là depuis des années. Les yeux fermés et la tête enfoncée dans les épaules, elle avait compté les sonneries. La vieille femme revêche avait semblé heureuse de l'entendre. Soulagée. Elle allait la loger dans un de ses immeubles où un appartement s'était libéré. Elle ne lui avait pas posé de questions. Juste compté le nombre d'années. Une conversation de quelques minutes avec un accord final. Comme un coffre-fort qui cède. Lueur d'espoir. Elle avait fracturé sa tirelire cochon rose à grands coups de talons des bottes griffées de sa patronne et avait fini par en sortir quelques billets pliés pour se payer un aller simple Montparnasse-Bordeaux-Saint-Jean. C'était si vite fait de tourner la page.

Sa tante avait laissé dans l'appartement des meubles fatigués pour lui rendre service. « Pour commencer », lui avait-elle griffonné sur une feuille blanche posée à même le sol. Une belle écriture. Bien droite.

Clotilde Daquin d'Arsac n'avait rien.

À peine quelques effets de toilette, de vieilles photos et des livres qui provoquaient des étournements en saccades lorsqu'on les collait tout près de son nez. Une tasse avec son prénom qu'elle avait achetée dans un magasin de souve-

nirs. Étonnée de se lire quelque part. La preuve qu'elle existait un peu. Une tour Eiffel miniature dans une boule à neige. À paillettes plutôt. Pour se rappeler ses rêves. Ses grandes espérances quand elle la secouait et regardait les flocons virevolter. Quelques souliers et des tenues démodées. Un manteau trop large qui la déguisait en épouvantail. Un chapeau de feutre noir qu'elle vissait sur sa tête depuis ses quinze ans.

Voilà, elle était partie. Espérant vivre un peu. Ouvrir les yeux le matin en imaginant une autre histoire que celle de gratter les traces des autres. Le quotidien d'inconnus venant s'inscrire avec toutes leurs habitudes, des sols aux plafonds, des chambres aux cuvettes des toilettes, du réveil au coucher. Elle était lasse de partager cette intimité. Écœurée par les odeurs qui lui sautaient au visage et ces manies animales qu'elle effaçait à grands coups de détergent. Cette vie dans laquelle il n'y avait ni espoir ni lendemain, elle l'avait portée comme un vieux sac qui pesait sur son dos. Plus lourd de jour en jour. Elle ne prétendait pas devenir quelqu'un. Elle voulait juste avoir le droit d'être. Modestement.

Elle aima d'emblée ce vieux canapé de velours vert aux accoudoirs grignotés par un chat, la table basse en formica teinté d'un orange criard, la lampe bancale, la vaisselle usée et légèrement ébréchée que l'on ne pouvait se contraindre à jeter. Tout cela tricotait un véritable miracle à ses

yeux. Un chez-elle. Un trésor qu'elle allait pouvoir patiner, le temps de soirées solitaires et paisibles. Un livre épais posé sur l'estomac. Un coussin sous sa tête. Une vue imprenable sur ses pieds nus, puis la rue.

La jeune femme se laissa tomber lourdement sur le sofa. Elle était bien. Presque détendue. Calée. Coincée. Au chaud, repliée sur son ventre. Paupières à peine closes, elle commençait à plonger dans une douce torpeur quand elle entendit de violents coups. Elle ouvrit les yeux avec stupeur. Cela venait du plafond. Des coups énergiques, brefs et rythmés. Un peu comme ceux du théâtre pour annoncer l'ouverture du rideau. Elle se redressa sur ses deux pieds, au garde-à-vous. Ils lui étaient adressés. Elle le savait. Réminiscence d'une vie passée. Jamais son prénom. Plutôt des bruits sourds ou stridents. Qui veulent dire que l'on s'impatiente.

Ces coups qui venaient de faire trembler son appartement parvenaient de l'étage supérieur. C'était sa tante. Avec certitude. Elle n'avait donc pas changé, celle que toute la famille appelait la poison, la vieille folle, la terreur. Elle se souvenait de son exigence. Et puis cinq ans au service de bourgeois sévères lui avaient appris les codes. Les sons de l'impatience, de l'agacement, de l'urgence. Elle n'avait besoin d'aucune explication pour comprendre qu'elle devait monter l'escalier au pas de course. Elle enfonça son chapeau sur la tête et saisit la clef. Lorsque la porte